

SOCIÉTÉ

Un miroir en éclats de la société néerlandaise : Pierre-Jean Brassac

L'écrivain Pierre-Jean Brassac a publié une quarantaine d'ouvrages, pour la plupart consacrés au patrimoine culturel des différentes régions françaises. Hors frontières, l'auteur prolifique se passionne pour la culture néerlandaise. De son amour pour les Pays-Bas, où il a séjourné longtemps, résultent deux textes à mi-chemin entre reportage et essai. En 2003 est paru *Le royaume qui porte l'eau à la mer - Cinq saisons aux Pays-Bas*¹ et en 2014 *Les Néerlandais: un autoportrait. Un peuple au miroir de lui-même*. L'objectif initial, tel que formulé dans l'introduction, de ce deuxième livre était de trouver une réponse à la question «Qu'est-ce que la néerlandicité pour un natif des Pays-Bas?», tout en évitant les méthodes objectives de l'anthropologie. À cette fin Brassac a interviewé vingt-six Néerlandais sélectionnés pour leur aptitude à exprimer le ressenti quant à leur nationalité. Le choix est incontestable: les écrivains Adriaan van Dis et Maarten Biesheuvel, les historiens H.L. Wesseling et Herman Pleij, les philosophes Ger Groot et Bas Haring, pour ne nommer que les plus célèbres, ne sont pas connus pour avoir la langue dans leur poche.

Avec amusement Brassac constate que les Néerlandais n'en finissent pas d'autocritiquer leur esprit petit-bourgeois alors que cette condition, *burgerlijkheid* en néerlandais, forme le ciment consensuel de la nation tout entière. Une des caractéristiques de ce comportement serait, selon l'humoriste Youp van 't Hek, qu' «ils (les Néerlandais) se surveillent les uns les autres». Les lectrices de la revue VIVA ont une autre vision: elles déclarent savoir lors d'un sondage ne pas avoir honte de leur esprit bourgeois qui, selon elles, trouverait ses bases dans les traditions. En effet, écrit Brassac, les Pays-Bas sont les gardiens de riches tra-

ditions dont la longévité pourra étonner - les anniversaires de la royauté, ceux de la famille, des amis et des collègues, Saint-Nicolas, le carnaval, les rites accompagnant le football. À la moindre occasion, les Néerlandais habillent objets et personnes en orange, la couleur nationale. «Tout le monde adhère au symbole que forme la monarchie», confirme H.L. Wesseling. Néanmoins, et en contradiction avec sa remarque au sujet des nombreuses traditions nationales, Brassac constate un manque de symboles nationaux. Par la suite, il s'étonne de «la quasi-dévotion à la reine au pays de l'égalité et de la simplicité», sans essayer de comprendre. Il souligne que «contrairement aux idées reçues, il y a plus de catholiques que de protestants», sans approfondir. Et achève un paragraphe sur le comportement hautement individualiste des Néerlandais par les propos d'une interviewée soulignant l'esprit moutonnier de ses compatriotes. Sans commentaire.

Les Néerlandais, individualistes et sûrs d'eux, sont, dit Brassac, de grands moralisateurs, toujours prêts à donner des leçons - les Anglais parlent de *Dutch Uncles* - parce qu'ils apprennent dès l'enfance à exprimer leur opinion sur tout. Ils ont besoin de tester leur *mening* (opinion) dans de très nombreuses conversations. Fin philologue, Brassac s'est, comme dans *Le royaume qui porte l'eau à la mer*, librement laissé inspirer par des curiosités linguistiques détectées dans la presse ou dans une conversation. Ainsi, il soutient que tous les Néerlandais appellent *meningitis* cette propension à vouloir donner à tout moment leur opinion, avec un clin d'œil à la maladie. Marrant? Peut-être, si le mot ne faisait pas exclusivement référence à une maladie grave.

Ce qu'évoque Brassac au sujet de l'intégration des groupes issus des anciennes colonies me semble pour le moins hasardeux: les Néerlandais trouveraient gênant de parler de la Seconde Guerre mondiale, mais se vantaient de la vie qu'ils menaient en Indonésie avant la décolonisation. En ce qui concerne l'intégration du flux migratoire ouvrier, Brassac est catégorique: elle est manquée en ce qui

concerne les Turcs et Marocains, à cause d'un système trop communautariste et de trop grandes différences culturelles.

À propos de ce que pensent les Néerlandais de leur identité, enjeu de sa recherche, Brassac note les propositions de Pleij: «il n'y a pas d'identité néerlandaise, tout au plus une mentalité...», du chanteur Dick Annegarn, qui regrette que la tolérance se soit perdue: «De nos jours les Néerlandais sont aussi chauvins et ethnocentriques que les Français. D'ailleurs, c'est le cas de l'homme occidental en général...», d'Henriëtte Jager: «L'identité néerlandaise n'existe pas» et d'Adriaan van Dis qui surenchérit: «la pluriterritorialité est mon identité». Sans exploiter les idées intéressantes de H.L. Wesseling ou du sociologue Paul Schnabel au sujet de l'identité et en se basant en apparence sur les opinions des interviewés cités, l'auteur conclut son livre par un constat aussi inattendu que définitif: «En cette deuxième décennie du XXI^e siècle, la société néerlandaise entérine son statut de société multiculturelle. Il n'existe pas d'identité néerlandaise.» Il signale le danger d'une repilarisation de la société introduit par les nouveaux Néerlandais en se trompant sur la période de l'immigration des ouvriers turcs et marocains, qui a débuté autour de 1965 et non il y a trois quarts de siècle. Il s'agit d'un débat sans doute légitime et important, mais pas du tout à sa place ici parce qu'il ne s'agit aucunement d'une synthèse ou d'une interprétation des interviews.

Il est regrettable que les discours intéressants de certains interviewés soient reflétés par bribes et fondus dans les réflexions de Brassac lui-même. Apparemment pas très satisfait des réponses de ses interlocuteurs et pas à une contradiction près, l'auteur appelle à sa rescousse la théorie sur les dimensions culturelles du sociologue et anthropologue Geert Hofstede, qui propose une structure



systématique pour l'évaluation des différences entre nations et cultures. Brassac relate les bons scores des Pays-Bas quant à la distance hiérarchique, la féminité, l'individualisme entre autres, mais n'arrive aucunement à intégrer ces données dans les autres éléments constituant sa recherche.

En outre, dans sa conclusion, intitulée *Projetons-nous*, déconnectée des chapitres précédents, Brassac se dévoile en tant que donneur de leçons laïques - *a French uncle?* - qui constate que le religieux est trop présent dans l'espace public néerlandais. Presque naïvement, il conseille aux anciens et nouveaux Néerlandais des maisons communes de culture laïque pour résoudre leurs problèmes.

Ce texte dont les titres et sous-titres correspondent rarement avec le contenu qui suit, est d'une lecture pénible, je n'ai pas vraiment aperçu de fil rouge dans l'accumulation de paradoxes, citations, bribes de théorie, portraits d'artistes et descriptions amusées de petits rituels quotidiens. Dans les colonnes de *Septentrion*, Pieter van den Blink notait en 2003, à l'occasion de la parution de l'ouvrage *Le royaume qui porte l'eau à la mer*, que Brassac avait «peu de profondeur»². Malheureusement, je dois conclure qu'avec *Les Néerlandais: un autoportrait* l'écrivain n'a pas seulement récidivé, mais aussi aggravé son cas par une utilisation négligente des interviews ainsi que de ses autres sources.

Dorien Kouijzer

PIERRE-JEAN BRASSAC, *Les Néerlandais : un autoportrait. Un peuple au miroir de lui-même*, L'Harmattan, Paris, 2014, 182 p. (ISBN 978 2 343 02667 1).

1 Paru aux éditions Autrement de Paris.

2 *Septentrion*, XXXII, n° 4, 2003, pp. 84-85.